

A lire et à offrir : des livres pour les fêtes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **73 (1985)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A LIRE ET A OFFRIR DES LIVRES POUR LES FETES

ROMANS

ROSIE, NICOLE, ANDRE, FLORA ET LES AUTRES

On croyait tout savoir sur la « famille ». A quatre mains ou chacune pour soi, les sœurs Groult ont raconté les membres de leur tribu pour notre plus grand plaisir. Pas surprenant que l'on ait envie de s'exclamer « connu, connu » à la lecture du dernier ouvrage* de Flora Groult. Ce n'est d'ailleurs pas désagréable : on redécouvre avec un égal plaisir cette famille pas comme les autres, chez qui était reçu tout ce que Paris comptait alors d'artistes et d'intellectuels. Les Groult sont différents, « un peu bizarres », note Rosie, qui se comporte « comme si elle n'appartenait que par erreur à cette famille ». Flora, quant à elle, s'accommode

prend qu'à cette école là, l'élan mystique des « petites toupies » ait tôt fait de céder le pas à des préoccupations plus rationnelles.

Beaucoup de tendresse pour le père aussi, l'artiste qui « essaie des poètes », Samain en particulier. Ne le lit-il pas au chien Hop quand celui-ci est malade ?

Et puis, il y a Rosie, la sœur, la compagne de jeux, que les lectrices de FS connaissent mieux sous le nom de Benoîte. C'est elle, la sœur bûcheuse, la forte en thèmes. Celle qui veut bien se charger des versions latines de Flora, à condition que... Chamailleries, passions, tendresse émaillent la vie des Groult : l'auteur nous les rapporte avec beaucoup d'humour et de franchise. On a presque envie de dire comme elle, que... tout le plaisir des jours est dans leur matinée. — (ed)

***Tout le plaisir des jours est dans leur matinée.** Flora Groult, Ed. Plon, 1985, 179 pages.

*Flora
Groult*

*Tout le plaisir
des jours
est dans
leur
matinée*



Plon

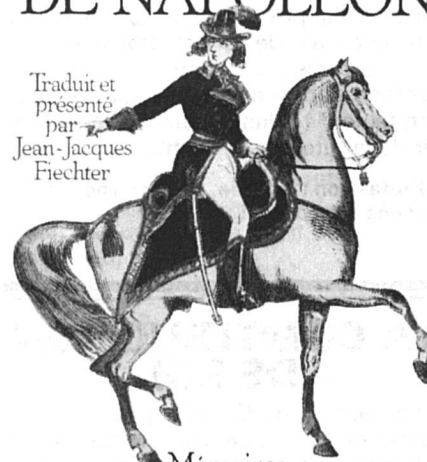
fort bien des excentricités de sa mère, « une romancière sans roman », qui veut bien de tous les métiers pour ses filles, sauf le couvent : « Hein, mes petites toupies, surtout pas le couvent ». On com-

isolée, quasi aveugle, dans un hospice zurichois, vivant de la charité publique et d'une modeste pension servie par le roi de France.

Mais aussi des revenus de ses mémoires, dictés à un vieux cousin, et qui furent un succès de librairie, tant ils sont amusants, vivants, pleins de détails précis sur la vie des soldats, mais aussi sur les grands de ce monde que Regula Engel a rencontrés, jusqu'à Napoléon et ses deux épouses ou le tsar.

Ils sont pour la première fois traduits en français, par un historien qui a cherché

L'AMAZONE DE NAPOLEON



Traduit et
présenté
par
Jean-Jacques
Fiechter

Mémoires
de Regula Engel

Olivier Orban

à en vérifier l'authenticité, ce qui n'avait jamais été fait. Peu importe ! Ces mémoires se lisent comme un roman. Qu'ils soient faits de récits récoltés de la bouche des autres ou d'aventures personnelles, ils sont un témoignage original et étonnant sur les conditions de vie et l'état d'esprit de la troupe dans la Grande Armée et plus tard chez ceux qu'on a appelés les demi-soldes.

Une page d'histoire qui ne ressemble à aucune autre. — (pbs)

* **L'Amazone de Napoléon - Mémoires de Regula Engel.** Traduit et présenté par Jean-Jacques Fiechter, éd. Olivier Orban, 1985, 285 p.

A LA GUERRE COMME A LA GUERRE

Une petite rue de la vieille ville de Zurich rappelle l'existence de cette « mère Courage » qui a participé avec une irréductible passion à l'épopée napoléonienne*. Non comme une cantinière, mais en suivant son officier de mari d'Aboukir à Austerlitz, de Madrid à Waterloo, où il fut tué. Ne craignant ni de faire le coup de feu ni de récolter une blessure. Entre deux cavalcades et deux batailles, elle réussit à mettre au monde 21 enfants ; plusieurs moururent en bas âge, dix furent tués dans des combats.

Après avoir ainsi parcouru l'Europe derrière les armées puis traversé l'Atlantique à la recherche de deux fils émigrés en Amérique, elle finit sa très longue vie

NEE TROP TOT

Née 20 ans trop tôt, lui a dit un médecin, parce que maintenant on soigne les enfants IMC, on réussit à leur faire faire de grands progrès dans la maîtrise de leurs mouvements, notamment par la physiothérapie. Et Claudine Richoz*, elle, ce n'est qu'adulte qu'elle a pu commencer à faire de la physiothérapie.

Née peut-être aussi au mauvais endroit : famille nombreuse, orpheline à 16 ans alors qu'elle est totalement dépendante, elle atterrit dans un petit hôpital dont la seule qualité est qu'il abrite une autre handicapée avec qui elle noue une merveilleuse amitié (c'est cette amie qui lui apprend à lire car on ne l'a pas acceptée à l'école). Si elle avait vécu dans une grande ville, si elle avait été accueillie dans un grand hôpital ? On se demande parfois s'il n'y a pas des régions sous-développées dans notre pays au point de vue médical.

Témoignage écrit comme on parle, — c'est la retranscription fidèle d'entretiens qu'un sociologue a eu avec Claudine Richoz — ce livre permet de connaître de l'intérieur les réactions, les révoltes et les enthousiasmes d'une handicapée ; parmi ces enthousiasmes, le scoutisme « malgré tout » qui l'a beaucoup aidée. Il est extraordinaire de voir avec quelle volonté d'apprendre et de surmonter les difficultés, elle devient cheftaine de troupe et organise un camp, comment elle apprend à écrire à la machine, à conduire son fauteuil roulant électrique, à se libérer de la tutelle... — (sch)

* Profession : infirme, de Claudine Richoz, Editions d'en bas, 158 p.

LA CONSTRUCTION DE SOI

La passion de Cornélia pour Peter, à l'aube de la cinquantaine, pourrait demeurer banale. Divorcée sans échanges vrais avec ses enfants et sa mère, secrétaire modeste mais sans joie dans un garage du bout du lac, il est tout naturel qu'elle se jette dans des bras chaleureux et y trouve sa raison d'être.

Encore fallait-il qu'elle le puisse !

Et là Cornélia nous rappelle que cette conquête du féminisme qu'est la dissociation du plaisir physique et de l'amour n'était pas encore concevable pour des adolescentes ayant vingt ans dans les années 1950. On se mariait un peu à l'aveuglette du corps. Que s'y ajoute une éducation rigide et la relation d'une femme à ses sensations pouvait être compromise à jamais.

Peter apporte donc la chaleur qui autorise le corps à vivre. Mais lorsqu'il quitte Cornélia, après quelques mois de plénitude, aura-t-elle la force de continuer à

vivre ? Cette passion, comme toute passion, ne la détruira-t-elle pas ?

C'est là que réside la force du livre.

Depuis ses dix-huit ans, Cornélia a entendu la voix de son amie Francesca lui dire et lui redire sa joie de participer aux destinées du monde (c'est une journaliste grand reporter), de prendre en charge sa vie, d'en diriger le cours.

Alors même que Francesca est décédée, sa présence agit encore et Cornélia, privée de Peter et privée de Francesca mais nourrie de leurs dons, ose, pour la première fois, être elle-même et tout d'abord se révolter contre son éducation trop méticuleuse. Il faut lire la scène de violence où Cornélia brise l'un après l'autre, les 6 bols alignés en un ordre immuable sur un rayon de la cuisine. Et le très beau chapitre sur l'organisation de la survie.

De sa soumission à sa mère puis à son mari, en passant par la passion, Cornélia chemine jusqu'à la découverte de soi, d'un soi à inventer, à construire : c'est cet itinéraire qui est féministe. — (chm)

Yvette Z'Graggen, Cornélia, Editions de l'Aire, 1985.

SÉPARATION

La mort d'un être cher — de l'être le plus cher — renvoie toujours à sa propre mort, non seulement parce qu'elle rappelle, de la manière la plus explicite qui soit, l'inexorabilité de tout destin humain, mais surtout parce qu'elle remet en cause le sens de sa propre existence, construite avec l'autre, en fonction de l'autre, qui s'en est allé(e).

Ce double trajet du deuil — deuil de soi-même allant de pair avec le deuil de l'autre — Mary-Anna Barbey le décrit dans sa simplicité, dans sa poignante banalité, dans un livre* qu'elle publie presque 4 ans après la mort de son mari Clément, emporté par un cancer.

Ainsi, celle qui reste, bien portante, bien vivante, raconte la dérive de celui qui part, et la morne stridence qui accompagne le va-et-vient entre deux mondes radicalement étrangers l'un à l'autre : le monde de la vie qui s'étiole et celui de la vie qui continue.

Mais il y a aussi dans ce livre une autre voix, celle du malade. On ne parle pas assez de la mort. Clément Barbey, lui, a voulu en restituer l'approche, pendant les dernières semaines de sa vie, au micro de son ami Bernard Pichon. Des extraits de ces enregistrements sont transcrits par sa femme, en alternance avec le récit de son vécu à elle. Ce qui en fait la valeur, c'est moins leur contenu, parfois déchirant, que la démarche qu'ils illustrent : la volonté d'une communication sur la mort, autour de la mort, qui reste exceptionnelle. — (sl)

* Nous étions deux coureurs de fond, Editions Zoé, 1985, 143 p.

ESSAIS

LE CHEMIN DES ECOLIERES

Cet ouvrage comprend toutes les interventions du colloque « Education et préjugés sexistes » tenu à Paris en octobre 1984 sous l'égide de l'association « Pour une éducation non sexiste » fondée par Catherine Valabrègue. Celle-ci s'inquiète du « peu d'intérêt que suscite le combat contre les préjugés sexistes dans le primaire ». Constatation identique à celle du colloque qui a eu lieu à Lausanne les 15 et 16 novembre. Les préjugés sexistes ne sont pas le monopole d'un pays pas plus que les résistances du système. Ainsi, pour le Rectorat de Paris, « un changement de manuels, à l'heure actuelle, serait hâtif, coûteux et ferait entrer en conflit la considération des droits de la femme avec la nécessaire liberté pédagogique ». Que l'on remplace le mot « femme » par une autre « minorité » (noirs, juifs, tiers monde, beurs) et je ne doute pas que rares seront les Autorités pour défendre cette « liberté pédagogique ».

Les communications sont regroupées par thèmes : 1) Qui est responsable du sexisme et que faire ? 2) La rénovation du système éducatif prend-elle en compte l'existence de préjugés et de comportements sexistes en milieu scolaire ? 3) Le poids de la famille et des médias dans l'orientation des filles ; 4) Evaluation des expériences étrangères ; 5) Formation initiale et continue des enseignants(e) et des conseillers(es) ; 6) L'accès des femmes dans les activités techniques et les métiers non traditionnellement féminins ; 7) Le vocabulaire, messenger et prescripteur des rôles sociaux et des préjugés sexistes.

Si toutes les expériences françaises ne sont pas directement transposables dans le système helvétique, l'apport théorique, l'analyse des expériences étrangères enrichira toute réflexion sur ce problème complexe qu'est le sexisme à l'école. Les travaux d'Odette Thibault sur la sociogénétique — « science » à la mode dans certains milieux et qui veut que nous soyons programmé-e-s à aimer faire le ménage, posséder une propriété privée ou encore à faire des travaux ennuyeux ou géniaux — nous montrent l'urgence de la recherche et de la lutte en ce domaine. Demandez également à votre bibliothèque de se procurer cet ouvrage car c'est un excellent document de référence et sa bibliographie audio-visuelle pourra être utile à plus d'un-e enseignant-e. — (thm)

Fille ou garçon, éducation sans préjugés, colloque présenté par Catherine Valabrègue, Magnard, Paris, 1985.

DEHORS, DEDANS : L'ETERNEL FEMINISTE

L'histoire est — peut-être avec la sociologie — la discipline qui a le plus bénéficié de l'apport du néoféminisme. On ne compte plus les ouvrages qui traquent les signes d'une existence féminine occultée, stigmatisant tantôt l'absence des femmes de notre mémoire collective, tantôt leur présence par la mise en évidence de figures exceptionnelles ou quotidiennes.

Le livre de Christine Fauré* s'inscrit nommément dans la ligne d'une continuité du féminisme à travers les siècles : « L'histoire des luttes que les femmes ont pu mener pour améliorer leur condition de vie entretient une relation complexe avec la dimension temporelle, oppression ahistorique, vieille comme le monde mais formes d'actions ponctuelles ».

Dans cette étude, Fauré examine comment se sont construites les notions fondamentales du libéralisme français que sont l'égalité et l'individu, et comment la théorisation du libéralisme a inclus les femmes, les en a exclues ou encore a rejailli sur la condition féminine. La démarche de l'auteur est originale dans la mesure où elle s'attache en premier lieu à comprendre la logique des luttes féministes à l'intérieur d'autres logiques telles qu'elles se sont développées en France depuis le XVI^e siècle sur les plans politique, philosophique et religieux. Ainsi, Fauré aborde-t-elle le féminisme de Christine de Pisan sous un jour nouveau : l'œuvre de la poétesse serait moins porteuse d'un désir de changement dans la condition féminine qu'on ne le dit habituellement. Par contre, Christine de Pisan a pu développer « ce sentiment singulier de dignité, à l'origine de la notion d'individu moderne ».

Sont examinés dans le même esprit, chapitre par chapitre : les rapports entre égalité des sexes, Etat moderne et modernité à la Renaissance (avec un long passage consacré à la formation de l'éthique protestante) ; les rapports entre monarchie absolue, éducation des filles et humanisme féministe ; l'individualisme libéral, le droit naturel et l'égalité des sexes dans la philosophie politique de Montesquieu, Rousseau et Condorcet. Un chapitre consacré aux contributions féminines à l'histoire des idées politiques et une excellente bibliographie ferment l'ouvrage.

La richesse des thèmes traités et surtout leur articulation les uns avec les autres font de cet ouvrage un livre passionnant mais souvent confus, l'abondance des données finissant par noyer le fil conducteur. C'est peut-être le prix à payer quand on sort des sentiers battus

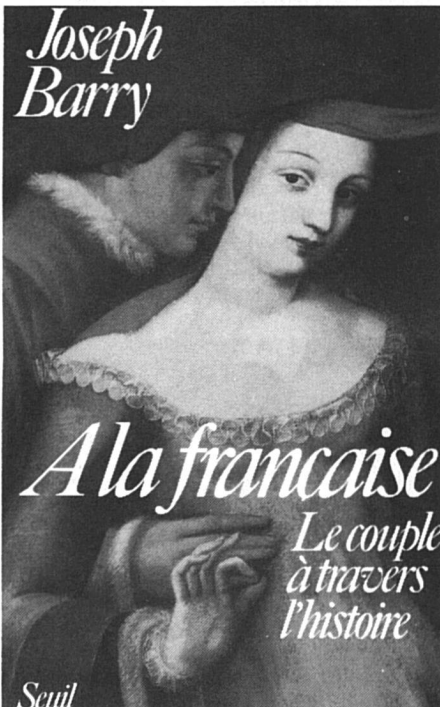
de l'histoire des femmes pour arriver à la tâche difficile qu'est la théorisation des rapports de sexes.

Martine Chaponnière

La démocratie sans les femmes. Essai sur le libéralisme en France, Christine Fauré, PUF, 1985.

HISTOIRES D'O-PRESSIONS

On lui doit déjà une fascinante biographie de George Sand. Mine de rien, Joseph Barry s'attaque ici* à ce qu'il considère comme la véritable histoire de l'Histoire de France, persuadé... « qu'une civilisation se mesure aux relations d'individu — homme à homme, femme à femme, femme à homme, bref, aux relations du couple ».



De l'amour courtois au célèbre « pacte » qui régissait les relations entre Sartre et Simone de Beauvoir, l'auteur fait revivre pour nous des êtres qui ont été modelés par leur époque, leur milieu et leur culture et dont la manière de réagir face à leur temps imprègne encore les mœurs en cette fin de siècle.

La place des femmes, dans cette histoire parallèle remarquablement documentée ? Pas très confortable, en raison de la misogynie des Pères de l'Eglise. N'oublions pas que ceux-ci ont représenté l'autorité suprême pendant de nombreux siècles. Si les femmes sont égales aux hommes devant Dieu, car « devant Dieu, il n'y a pas de sexe », elles leur sont soumises dans l'Eglise et dans la société. Lui pour Dieu, elle pour Dieu en lui, disait Milton. On mesure mieux l'incomparable courage qu'il fallut à Marie

d'Agoult ou une Madame du Châtelet pour enfreindre les règles de la société et suivre Liszt ou Voltaire.

D'Héloïse à Simone de Beauvoir, Joseph Barry démontre aussi que les femmes ont bien souvent été complices d'un système visant à les rabaisser. Dans cette optique, il égratigne au passage le père de l'existentialisme et son égérie. Un vieux compte à régler ?

L'auteur s'est également penché sur deux couples homosexuels célèbres, tant il est vrai que pour lui, l'amour ne se mesure pas à la seule jauge de l'hétérosexualité.

Neveu adoptif de Gertrude Stein qu'il rencontra à Paris à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il pimente de réflexions personnelles l'histoire de cette écrivaine et de sa compagne, Alice B. Toklas. Sans porter de jugements de valeur, il nous fait comprendre que les rapports dominant/dominé ne sont pas l'apanage exclusif des couples hétérosexuels. D'ailleurs, Toklas n'a trouvé sa force créatrice qu'à la mort de Gertrude Stein.

Rien de pareil entre les deux Jean, Cocteau et Marais. Le génie du premier n'a pas fait ombre à l'éclat du second. On a l'impression que le couple égalitaire ressemble un peu à celui-là.

Quelle pourrait être, se demande Joseph Barry, la conclusion au moment où nous abordons l'avenir d'un pas mal assuré ? « ... Nous pourrions demander à nous élever individuellement, hommes et femmes, au-dessus de ce à quoi notre passé — enfance et culture — nous a conditionnés, tantôt dominants, tantôt dominés, pour former des couples égaux, des couples en dépit de l'Histoire. » — (ed)

* **A la française, le couple à travers l'Histoire**, Joseph Barry, Editions du Seuil, 430 pages. (En vente à la librairie des Femmes l'Inédite à Carouge).

ANTICIPATION

Si vous vous intéressez un peu à la politique française, lisez ce livre* de politique-fiction qui vous amusera : Christine Clerc du Figaro-Magazine et du Club de la presse imagine ce qui va se passer en France de fin janvier aux élections du 16 mars et de là jusqu'à l'été prochain. Elle connaît admirablement les milieux politiques et les moindres faits et gestes des grands leaders, ce qui lui permet quantité de retours en arrière qui rendent plausible tout ce qu'elle invente, jusqu'aux discours du futur premier ministre !.. Mais je n'en dirai pas plus ! — (sch)

Dimanche 16 mars 1986, 20 heures... Histoire du 1er gouvernement de la cohabitation, de Christine Clerc, Editions Belfond.